Zeitschrift: Revue de théologie et de philosophie et compte rendu des principales publications scientifiques

Herausgeber: Revue de Théologie et de Philosophie

Band: 42 (1909)

Heft: 6

Artikel: Croire et savoir

Autor: Gruner, Paul

DOI: https://doi.org/10.5169/seals-379862

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Mehr erfahren

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. En savoir plus

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. Find out more

Download PDF: 15.07.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, https://www.e-periodica.ch

CROIRE ET SAVOIR[1]

PAR

PAUL GRUNER

Tous ceux qui liront ce travail sentiront que son auteur est un homme de science, de pensée, et de foi. Ils en apprécieront la valeur, même s'ils n'en acceptent pas toutes les thèses. Peut-être jugeront-ils avec moi que la dernière partie, touchante et bienfaisante par l'émotion qui y vibre, ne fait pas entièrement corps avec le reste de l'écrit, et, pour dire le mot, ne s'en dégage pas avec l'évidence que l'on eût souhaitée. C'est néanmoins avec une vive satisfaction que je présente aux lecteurs français la traduction aussi fidèle que possible du témoignage d'un savant qui confesse hautement sa foi.

J. ALFRED PORRET.

Genève, octobre 1909.

Deux hommes suivent le même sentier, environnés des splendeurs de la haute montagne. Rompant tout-à-coup le silence: « Combien, s'écrie l'un, les œuvres de Dieu sont belles ! » L'autre, homme moderne, esprit ouvert aux points de vue de notre culture, répond brusquement : « Que parlez-vous du bon Dieu ? Aujourd'hui, on ne croit que ce qu'on voit. — Pardon ! Vous croyez pourtant que vous avez un cerveau ? — Naturellement. Quelle question ! — Avez-vous donc jamais *vu* votre cerveau ? — Ah ! ne m'imputez pas des sot-

[1] Conférence, par le Dr *Paul Gruner*, professeur de physique théorique à l'Université de Berne.

tises ! Je voulais dire : Je ne crois que ce que mes cinq sens me manifestent. — Permettez-moi une question : vos sens vous ont-ils jamais montré l'électricité ? — Evidemment non. Mais voici la différence entre nous : je n'admets que ce que l'on peut savoir, tandis que vous, superstitieux, vous croyez des choses que l'on ne peut connaître. »

Ces derniers mots, mes chers auditeurs, rendent exactement le point que nous voulons discuter ce soir. Que l'on croie ce que l'on peut savoir, ou que ce soit ce que l'on ne peut pas savoir, dans les deux cas, il faut accepter de *croire*. Serait-il bien difficile de montrer comment dans tous les domaines de notre savoir, le rôle principal appartient à la *foi*, — j'entends : à la conviction personnelle, à la persuasion intérieure ?

Savoir une chose, c'est la connaître comme un fait certain, comme un fait dont la réalité est si indiscutable qu'elle ne peut être niée, en dépit de tous les efforts de notre raison et de notre volonté.

Or, pareil savoir est le partage de tous. Vous entendez ici une conférence, vous voyez des lumières, vous sentez une agréable chaleur, vous observez des visages divers et des toilettes variées, vous êtes émus intérieurement par diverses pensées : ce sont là des faits au-dessus de tout doute, vous *savez* ces choses-là. Mais êtes-vous également certains que ces impressions et ces sentiments correspondent à la réalité, ont une valeur objective ? Etes-vous aussi sûrs que le flot des mots résonnant à vos oreilles, que les lumières et les couleurs qui frappent vos yeux, sont autre chose qu'une fantasmagorie de votre imagination ? Savez-vous, de certitude absolue, que les visages que vous voyez autour de vous appartiennent à des hommes doués d'une conscience pareille à la vôtre ? Ou ne sont-ils que des fantômes évoqués par votre imagination, — un rêve, rien qu'un rêve, qui vous paraît juste aussi vrai, et qui est juste aussi faux que tout autre rêve ?

Vos sensations, vos impressions, ce que vous voyez, entendez ou pensez, — tout cela est à coup sûr vrai, mais ne l'est

que subjectivement. Y a-t-il derrière vos impressions un monde objectif? Cette salle, et les hommes qui s'y trouvent, sonts-ils réellement existants? Cela n'est déjà plus pour nous un *savoir* incontestable, ce n'est qu'une connaissance, fruit d'une induction de la certitude subjective. Cela, nous ne le savons pas; nous le *croyons*. Pas n'est besoin, du reste, d'étudier ici dans leurs conséquences les plus lointaines ces problèmes du doute philosophique. Une étude élémentaire suffit pour mettre en lumière le rapport entre la foi et la science.

Comment arrivons-nous à un savoir indubitable? Tournez et retournez la question comme il vous plaira, la réponse sera toujours la même. Notre savoir est constamment subjectif; il ne peut être donné comme certain qu'en tant qu'impression reçue par nos sens, ou comme observation de notre monde intérieur de sentiments et de pensées.

Lorsqu'une pensée a traversé ma conscience, je sais que je l'ai eue. Dans la suite, elle peut s'être perdue pour toujours; son apparition d'une heure n'en fut pas moins incontestable dans la vie de mon esprit.

Un sentiment m'a-t-il rempli à un moment donné d'une satisfaction intime et profonde? Il est un fait certain, et il le reste, oui, même si ma vie devait se perdre dans un dédale sans fin.

Celui qui a contemplé le jeu incomparable des couleurs lors d'un coucher de soleil embrasant le ciel, sait ce qu'il a vu, ne dût-il jamais plus tourner les yeux vers l'occident.

Prenons un exemple des plus ordinaires: qui a tenu une fois dans sa main une pièce d'argent et l'a mise en sûreté dans sa caisse, sait, sans doute possible, ce qu'il a fait de son argent.

Mais autant les constatations des sens et de la pensée sont certains, autant tout devient incertain à leur égard, lorsque du savoir subjectif, personnel, nous tentons d'arriver à un savoir objectif, c'est-à-dire à une connaissance ayant une valeur indépendamment du monde que nous portons en nous. Ici, tout s'ébranle à la fois. Sous l'action du chloroforme, vous pouvez avoir éprouvé les plus douces joies, tandis que

d'atroces douleurs secouaient vos nerfs. Vous pouvez, dans le sommeil hypnotique, déguster les substances les plus répugnantes et en recevoir des impressions délicieuses. Vos sens peuvent vous tromper sans fin. Une hallucination peut vous avoir fait accroire qu'une pièce d'argent est renfermée dans une caisse ; revenu à vous-même, vous trouvez la caisse vide... vous y aviez pourtant vu et senti la pièce ! En effet, subjectivement, vous l'y aviez enfermée ; mais objectivement, vous aviez été la victime d'une hallucination. Un achromatope (ou daltonien), ayant contemplé le soleil couchant, déclare que le ciel n'est alors devenu qu'un peu verdâtre. Il a effectivement vu cette couleur verte à la place de la pourpre enchanteresse. Vrai du point de vue subjectif, ce qu'il a vu est faux au jugement de la majorité qui fait loi [1].

A vrai dire, nous ne sommes pas livrés sans défense à ces égarements de nos sens. Un sens peut aider l'autre ; la répétition de l'observation doit en confirmer les résultats. L'œuvre gigantesque accomplie par les sciences naturelles n'est, à proprement parler, qu'une constante vérification, une comparaison toujours répétée, et un élargissement des perceptions sensibles. Mais quelque ingénieux et quelque correct que soit l'édifice scientifique, il n'en reste pas moins que nous ne passons de notre *savoir subjectif* à la proclamation de l'existence d'un *monde objectif* extérieur à nous, que grâce à un bond, à la fois logique et téméraire, dans la *foi*.

[1] Il n'est point nécessaire d'aller jusqu'aux hallucinations, spontanées ou provoquées, pour prouver que nos sens peuvent nous abuser, et que la certitude (subjective) de nos perceptions ne nous en garantit point la vérité (objective), de telle sorte que l'on peut dire sans exagération que parfois certitude et réalité se contredisent. L'exemple le plus frappant est donné par le firmament. Mes yeux me montrent une voûte azurée. Je suis absolument certain de l'image qui s'est peinte en moi. Mais, vu des sommets de l'Himalaya, le ciel est noir. Cette perception-ci, je l'aurais, aussi claire et aussi certaine que l'autre, si j'étais transporté sur le Gaurisankar. La voûte d'azur est une illusion splendide, résultant de l'effet produit sur ma rétine, par « la décomposition, fruit de la poussière, du mouvement ondulatoire d'un milieu matériel qui échappe à la balance. » (S. Prudhomme. *Que sais-je?* p. 232.) Le rapprochement de perceptions diverses a rendu l'illusion manifeste. Certaine, la représentation subjective du firmament correspond si peu à la réalité objective, qu'elle fait contraste avec cette réalité. (*Note du traducteur.*)

Par le fait que nous nous rendons compte que ces perceptions surviennent très fréquemment indépendamment de notre volonté, nous les imputons à « quelque chose » d'existant indépendamment de notre Moi ; en d'autres termes, nous croyons à un monde qui nous enveloppe, à un monde qui, se déployant dans le temps et l'espace, est rempli de substances et de forces de toute espèce. Mais ce que sont à proprement parler cet espace et ce temps, ce qui constitue l'essence de la matière et de la force, la raison l'ignore. En dépit de ses connaissances scientifiques et philosophiques, elle n'en sait et elle n'en saura jamais rien. Elle ne peut qu'y croire.

Ce n'est pas tout. La foi entre, à titre d'élement constitutif, d'une autre manière encore, dans l'édifice de notre savoir.

Nul de nous n'ignore que la terre est ronde. Mais d'où le savons-nous ? Probablement que nous l'avons appris à l'école, ce qui revient à dire que nous devons cette connaissance à notre confiance en notre instituteur. Il est possible que les démonstrations mathématiques y ayant trait ne nous soient pas inconnues. Mais ces démonstrations reposent sur les mesurages des astronomes, et notre science s'appuie ainsi en dernier ressort sur la confiance en ces opérations. Peut-être avons-nous rencontré des personnes qui, ayant fait le tour du monde, sont revenues après un vaste cercle à leur point de départ. Nous avons *accepté* leurs récits... Acte de foi !

Nul doute n'effleure évidemment pour nous les dires du maître d'école, de l'astronome, ou du voyageur. Mais nous constatons que notre *savoir* quant à la forme sphérique de la terre, est une *foi* à des faits que nous n'avons nous-mêmes point constatés.

Et qu'on le remarque ! Ce que nous venons de dire ne concerne pas seulement les hommes sans culture, ces profanes dont tout le savoir s'appuie sur les livres des « autorités scientifiques ». Les « autorités » elle-mêmes doivent se l'appliquer. Qu'il s'agisse d'Helmholtz, de Darwin ou de Pasteur, ce qu'ils se sont approprié par une recherche personnelle, de façon absolument indubitable, ne constitue que quelques

bribes de leur savoir. Tout le reste de leur fortune intellectuelle, ils l'ont reçu, *par des actes de confiance*, de leurs compagnons d'œuvre et de leurs devanciers. Le plus grand des savants ne peut apprécier qu'une chose dans les recherches de son voisin : la justesse de ses méthodes de travail. Il ne peut critiquer les résultats, les observations qui en procèdent. Il les accepte par la foi, et il reste dans la foi aussi longtemps qu'il ne se trouve pas en état de reproduire pour lui-même les expériences qui y ont trait.

C'est parce que les vrais savants sont conscients des difficultés inhérentes à une science digne de ce nom, qu'ils sont si circonspects dans leurs déclarations, agissant ainsi à l'inverse de certains charlatans, qui, pauvres vulgarisateurs, se pavanent couronnés des « Résultats de la science », sans s'être jamais inquiétés de la valeur de ces résultats !

La facilité extrême avec laquelle, même des savants notables, peuvent être égarés par une confiance ou une incrédulité également illégitime, éclate dans les deux exemples suivants, tirés de l'histoire de l'Académie de Paris.

Personne aujourd'hui ne conteste qu'il n'y ait des aérolithes, ou, si l'on veut, des météorites. Mais il n'en fut point toujours ainsi. Citons en preuve l'*Histoire de l'Astronomie*, de Wolf, p. 697 :

« Lorsqu'en 1790, la municipalité de Juillac en Gascogne envoya à l'Académie de Paris une attestation signée de plus de trois cents témoins oculaires, relatant la chute d'aérolithes qui s'y était produite[1], l'un des éditeurs de *La Décade philosophique* accompagna la nouvelle qui lui en avait été donnée par un témoin du nom de Baudin, de la remarque qu'il valait mieux rejeter des faits aussi incroyables que celui-là, plutôt que d'en essayer l'explication. Un autre estimait très drôle que l'on pût consacrer un protocole authen-

[1] Cette chute de pierres eut lieu le 24 juillet 1790, entre 9 et 10 heures du soir. Elle embrassa les communes de Barbotan, Créon, Saint-Julien, Lagrange de Juillac, soit environ deux lieues de rayon. Les plus gros météorites pesaient de 25 à 30 livres.

(*Note du traducteur.*)

tique à une absurdité pareille. Quant à Bertholon[1], il ne pouvait s'empêcher de plaindre profondément une commune dotée d'un maire assez fou pour accueillir des contes pareils, et il s'écriait dans le *Journal des Sciences utiles :* « Qu'il est triste de voir une municipalité toute entière attester des superstitions par un protocole en forme ! Il faut vraiment bien la plaindre ! Qu'ajouter à un tel document? Les remarques nécessaires s'offrent d'elles-mêmes au lecteur philosophique, qui reçoit ce témoignage authentique d'un phénomène physiquement impossible[2]. »

Premier fait. En voici un second.

Pendant le dernier siècle, les vues se sont bien transformées. L'Académie de Paris (elle toujours !) composée, comme chacun le sait, des savants les plus éclairés du temps présent, a attribué en 1904, le prix Lecomte, de 50000 francs, pour la découverte la plus intéressante en physique, au professeur Blondlot, de Nancy (savant fort distingué d'ailleurs) et cela en récompense de ses recherches sur les rayons N.... Rien de mieux ! Dommage seulement que ces rayons, vus à Nancy, ne l'aient été que là, et n'aient pu jusqu'ici être contemplés par aucun savant d'Allemagne ou d'Angleterre. Les rayons N. sont incontestablement une apparition intéressante ; mais pour la psychologie des hallucinations, non pour la physique !

On pourrait multiplier ces exemples. On pourrait invoquer les recherches ayant trait au vaste champ de l'histoire, où tout repose sur la confiance accordée à des témoins et à des

[1] Physicien, mort en 1799, qui fut professeur de physique à Montpellier, et d'histoire à Lyon. Ami de Franklin, il outra le rôle de l'électricité, à laquelle il rapporta même les tremblements de terre. C'était un homme à concours et à lauriers académiques. Auteur de nombreux mémoires, il n'a rien laissé qui mérite d'échapper à l'oubli. (*Note du traducteur.*)

[2] L'un des savants qui s'était montré le plus méprisant, déclarant « plaisant que l'on constatât pareille absurdité par acte authentique, » fut Saint-Amand, professeur à Agen. C'est lui qui envoya le procès-verbal à Bertholon, pour le journal qu'il rédigeait. Plus tard, de nouveaux faits l'amenèrent à penser que « quelque absurde que cela parût, il fallait suspendre son jugement. »

(*Note du traducteur.*)

documents jugés digne de foi. Mais ce serait dépasser le cadre de cette étude. — Si nous résumons ce que nous avons constaté jusqu'ici, nous distinguons trois degrés du savoir:

1. Le savoir, qui, à proprement parler, mérite seul ce nom, parce que son contenu doit être accepté sans conditions. C'est le savoir tout subjectif, composé de nos perceptions propres, qu'elles soient purement intérieures, comme nos pensées ou nos sentiments, ou qu'elles procèdent de nos sensations par le moyen de la vue, de l'ouïe, ou du toucher. Ici, mais seulement ici l'adage banal est valable: Où le savoir commence (*das Wissen*), cesse ce qui a trait à la foi (*das Glauben*).

2. Le savoir relatif au monde objectif, pour autant que ce monde est accessible à nos sens. Ce savoir s'impose immédiatement et avec force. Pourtant, un certain acte de foi y est contenu. Il suppose qu'il est possible de conclure des expériences subjectives à leur objectivité.

3. Le savoir relatif au monde qui ne nous est pas directement accessible, le savoir que nous obtenons en nous appropriant des expériences étrangères. Croire est ici la présupposition inéluctable. Il faut croire que, faites par un autre que nous, les expériences eussent, dans les circonstances identiques, été également les nôtres. L'admission de ce principe permet naturellement à nos connaissances d'intervenir et d'agir de façon sérieuse.

* * *

Mais avec cela nous n'avons pas encore abordé ce que l'on entend par science en général, et ce qui flotte devant les esprits comme le but digne de nos efforts dans toutes les sciences de la nature.

A quoi tend en effet proprement l'énorme travail intellectuel, qui, de notre temps, se généralise toujours davantage, et distingue si fortement l'homme moderne de ses devanciers? Certes, il ne procède ni d'un simple désir de connaître, ni d'un besoin de fixer, en historien, des choses passées. Non. Ce travail vise en tout premier lieu l'avenir. Il est vivifié par

le désir impérieux de tirer, des expériences déjà faites, des conclusions tendant au développement futur de ce qui existe.

De quoi sert au physicien sa plus belle expérience, s'il n'est pas persuadé que cette expérience se confirmera toujours? Que devient le médecin avec tout son bagage de connaissances, s'il ne peut pas compter que ses remèdes produiront constamment les mêmes effets? Qu'importe au profane les plus brillantes théories sur l'électricité, si elles ne lui garantissent pas que le tramway fonctionnera demain avec exactitude? Le savoir, qui ne permet pas, en prévoyant, de rendre plus transparent le voile jeté sur l'avenir, est un savoir infructueux, un poids mort.

C'est avec fierté que l'homme moderne contemple ce qui a, à cet égard, soutenu son investigation scientifique de la nature. Raillant les thèses vieillies à ses yeux, il déploie comme un étendard l'image grandiose qu'il se fait du monde.

Les astronomes ont sondé le ciel; ils ont étudié les lois des mouvements des soleils colossaux qui peuplent l'espace à de vertigineuses distances: partout, ils ont trouvé de l'unité. Les mêmes substances, les mêmes forces sont toujours présentes, ces dernières devant régir à jamais la marche de l'Univers. Les géologues ont fouillé la croûte terrestre; ils ont montré que les splendides paysages de nos montagnes sont le produit de changements successifs, auxquels des lois ont présidé, lois qui détermineront toujours la figure de notre globe. Chaque petit ossement, chaque coquillage ont été examinés. Un arbre généalogique des organismes a été établi; il doit nous démontrer, en dépit des nombreuses lacunes qui s'y trouvent encore, qu'une puissance mystérieuse pousse les organismes de degré en degré toujours plus haut; il nous permet de pressentir que l'homme lui-même n'a pas atteint le sommet de son développement. Et la science produira la félicité! A un degré supérieur de culture et de civilisation, un état paradisiaque naîtra, il sera libre de toute injustice, nulle discorde ne le troublera plus: l'évolution est appelée à anéantir tous les obstacles matériels au dévelop-

pement parfait de l'homme moral. Les physiologues ont en effet scruté le cerveau et les nerfs d'une foule d'êtres vivants ou d'êtres morts; ils ont mis en lumière, sans contestation possible, que chaque mouvement de notre conscience et de notre esprit, chaque émotion de notre sensibilité, sont indissolublement unis à notre développement cérébral, de telle sorte que tout ce qui constitue la volonté et l'activité humaines est déterminé par les conditions matérielles de l'organisme humain. Aucun effort moral ne fait exception à la règle. De la hauteur où elles embrassent tout, la physique et la chimie aboutissent à ceci : partout et toujours, les mêmes lois opèrent, et l'Univers, pareil à une montre merveilleuse, accomplit sa course par des voies inexorablement tracées, nulle force extérieure au monde ne pouvant la ralentir ou la modifier.

C'est là ce que l'homme moderne déclare être son *Savoir*. A vrai dire, et malgré tout, les énigmes du monde et les miracles de la vie subsistent en nombre respectable. Mais les éléments rebelles ne troublent pas sérieusement la belle ordonnance de la conception moniste. Ils s'éclaireront l'un après l'autre, grâce au travail persévérant des chercheurs.

Il n'y a dans cette majestueuse évocation qu'un seul point faible, mais ce point l'ébranle tout entière.

Cette conception du monde n'est pas l'expression d'un *savoir;* elle est l'énoncé d'une *croyance*, ou, si l'on veut, d'une *foi*. Ce qu'elle nous apporte, ce ne sont pas des faits devant lesquels nous soyons contraints de nous courber humblement, mais des théories et même des hypothèses en l'air. Le système pris dans son ensemble est une dogmatique grandiose, et si cette dogmatique prétend avoir fait litière de toute foi, elle n'eût, sans foi, à coup sûr jamais vu le jour.

Que personne ici ne se laisse abuser! Le vaste ensemble scientifique, qui, dépassant les expériences personnelles et les constatations d'autrui, en tire des conclusions pour l'avenir, n'est pas autre chose qu'une incursion dans le champ de la foi. Ici finit le *savoir;* l'acte de *croire* a commencé.

Ce point cardinal de notre exposition s'éclaire de la façon

la plus vive, si nous nous demandons comment, à proprement parler, l'homme en vient à la notion des soi-disant « lois de la nature, » et quelle valeur il faut attribuer à ces lois. Il n'est en effet pas difficile de démontrer: d'une part que l'acceptation universellement exigée (des lois de la nature) repose sur un acte de foi, et, d'autre part, que la foi est la grande force d'impulsion dans les investigations scientifiques.

D'où savons-nous qu'un gravier jeté en l'air tombe à terre? — Nous le savons parce que la terre l'attire, répond un enfant. D'accord. Mais d'où savons-nous que la terre attire le gravier? — Parce que le gravier, lancé en l'air, retombe sur le sol.

Cercle vicieux. Comment en sortir? Qu'est-ce qui fonde solidement notre savoir? Est-ce la loi de la pesanteur qui nous donne la certitude de la chute des corps, ou est-ce au contraire l'observation de cette chute qui a réveillé en nous la pensée de la loi « de nature, » dite loi de pesanteur?

Newton, le génie qui la découvrit, était-il plus certain que les pommes tombent d'un arbre fortement secoué, que ne l'est le gamin qui, l'ignorant, agite les branches jusqu'à ce qu'il en ait fait tomber les fruits à ses pieds?

Non. Notre connaissance est fondée sur l'observation, répétée des millions de fois, du fait de la chute des corps. Cela fut et reste hors de doute. L'énoncé de la loi de la pesanteur n'est que le vêtement scientifique dont chaque ensemble d'observations est enveloppé. Ce n'est pas la loi de l'attraction qui nous démontre la chute à terre de la balle lancée dans les airs, c'est la chute de la balle qui nous confirme la loi.

Pourquoi donc attribue-t-on à la « Loi de la nature » une valeur, une portée toute nouvelle, comme si son témoignage impartial et paisible constituait une tyrannie infrangible, que l'on ne peut méconnaître sans être digne de mépris?

Prenez le monde entier: où trouvez-vous le droit d'attribuer à la « Loi de la nature », *qui n'est qu'un résumé d'observations passées*, une force contraignante pour des apparitions futures?

Aussi longtemps qu'elle reste dans le domaine des faits, donc du savoir certain, la « loi de la nature » nous dit simplement que tous les faits d'un certain ordre observés jusqu'ici, ont présenté les mêmes caractères fondamentaux. Mais qu'est-ce que cela prouve pour l'avenir ? Si un événement s'est accompli mille fois, d'où saurais-je avec certitude qu'il aura lieu également la mille et unième ? Et si, jusqu'à ce jour, nous avons vu tous les corps pesants tomber à terre, cela nous donne-t-il le droit d'assurer qu'il en sera de même éternellement ?

— Ce qui le donne, c'est l'ordre inviolable de l'évolution mondiale, répondra l'un. La loi de causalité, d'après laquelle chaque action doit avoir sa cause parfaitement déterminée, le garantit, dira un autre. — Parfaitement ! Mais d'où tenez-vous votre connaissance si ferme et si précise de cet ordre absolu, de cet enchaînement des causes, élevé à la hauteur d'une entité mystique ? Si nous retrouvons cet ordre partout et toujours, si nous pouvons suivre pas à pas l'enchaînement des causes et des effets dans la nature, de telle sorte que ce qui apparaît en chaque détail, éclate aussi dans l'ordre universel, la question capitale n'en subsiste pas moins : Qu'est-ce qui nous donne le droit de proclamer la vérité absolue des lois naturelles, leur vérité pour l'avenir entier ?

Notre foi !

Notre foi à un Ordre invariable, notre foi à un enchaînement causal, notre foi à la persistance des « lois de la nature ». *Notre foi*, et elle seule ! Sans elle, pas de conclusions pour notre expérience future.

L'astronome qui observe, qui calcule jour et nuit le cours des astres, attendrait-il par hasard le lever du soleil avec plus de certitude que le profane le plus ordinaire ? La connaissance de la loi qui préside au fait est-elle plus certaine pour lui que pour nous, naïfs, qui remettons paisiblement, chaque soir, au soleil, le soin de nous réveiller chaque matin ?

Le savant calcule, il est vrai, les éclipses de soleil ; il le fait même des siècles à l'avance, et il en annonce l'apparition avec

une précision vraiment stupéfiante. Mais il n'en attend pas moins avec une vive impatience le moment critique, où il saura si ses calculs répondent à la réalité. Il croit à leur sureté ; il croit que le monde, loin d'être un chaos, peut être embrassé par ses formules, et il trouve dans chacune des sanctions que l'expérience donne à celles-ci, un appui nouveau pour sa foi dans la fixité de l'Ordre universel. *Il croit....*

Quand Leverrier remarqua que certaines observations sur la marche d'Uranus ne concordaient pas avec les données qu'il possédait, il aurait pu rejeter ces dernières comme entachées d'erreur ; en le faisant, il eût été parfaitement d'accord avec son *savoir*. Mais *sa foi* dans la solidité des méthodes astronomiques le servit bien mieux. Il crut à l'action de facteurs inconnus encore ; il crut qu'une planète jusqu'alors invisible troublait les mouvements réglés par le calcul. Il crut... et la découverte de Neptune vint récompenser sa foi.

Le rôle de la foi éclate dans l'une des plus merveilleuses découvertes du XIXe siècle ; — je veux parler du radium.

La découverte des propriétés du radium a été une suite ininterrompue de contradictions aux principes les plus vénérables par leur antiquité de la physique et de la chimie. Ces principes enseignent que jamais des quantités nouvelles ne peuvent jaillir de substances données. Or, le radium émet constamment du gaz, sans qu'il soit possible de percevoir la plus faible diminution dans son poids. Il y a même davantage. D'après les axiomes classiques, aucun corps ne peut produire de la chaleur ou de l'électricité, sans tirer du dehors une compensation, ou sans s'altérer lui-même. Le radium, au contraire, apporte sans cesse, depuis dix ans qu'il est connu, des charges électriques, il émet toujours des rayons, sans recevoir aucune compensation quelconque pour cette production considérable d'énergie.

La solution de ces contradictions a été apportée par une théorie, œuvre de savants américains, et édifiée sur la base de pénétrantes observations. D'après cette théorie, le radium doit perdre de son poids et de son énergie au cours des

siècles. C'est dire qu'en opposition au savoir précis, qui témoigne qu'aucun changement ne se produit dans le radium, le physicien croit néanmoins aujourd'hui à sa variabilité, y croit quand bien même ses calculs lui déclarent *qu'il ne constatera jamais de faits qui en témoignent*. Seules, en effet, des générations futures, passant de la foi à la vue, considéreront les déperditions du radium comme un fait de science averé. Mais, cela réservé, on doit reconnaître hautement que la découverte du radium a fait éclater comme des bulles de savon, certains dogmes de la science de la nature, — celui, par exemple, de l'indestructibilité de l'atome, — en même temps qu'elle a manifesté que la foi à l'immutabilité des lois ne conduit point toujours à la vérité.

Ici, comme plus haut, il serait facile de multiplier les exemples. — Mais une objection peut être faite au point de vue que nous avons exposé. La voici :

Ne sommes-nous pas en présence d'un jeu de mots? Dans les exemples cités, le mot *croire* ne pourrait-il pas être remplacé par celui de *savoir?* N'avons-nous pas le droit de dire : *Nous savons* que, de tout temps, les corps pesants tombent à terre, nous savons que le soleil ne manquera pas à l'heure de l'aurore; les astronomes *savent* que leurs calculs se réaliseront, Leverrier *savait* qu'une cause matérielle troublait la course d'Uranus ; les physiciens *savent* que le radium ne peut subsister éternellement.

Cette objection ne prouve rien, sinon que *croire* et *savoir* sont si étroitement liés qu'un jugement superficiel ne comprend pas qu'on les sépare. Croire n'est pas simplement synonyme d'admettre, ou d'accepter. Ce terme désigne un état de conviction inébranlable, une certitude supérieure à tous les doutes. Tout le *savoir* moderne, tout le trésor que nous devons aux sciences naturelles, n'est d'un haut prix qu'autant que nous sommes convaincus de son exactitude absolue, qu'autant que nous y *croyons*. C'est en croyant aux résultats de l'étude de la nature, et pas autrement, que la technique a pu accomplir ses admirables conquêtes : sans la foi à la justesse des lois régissant le monde, la culture mo-

derne n'eût jamais atteint le degré que nous admirons tous.

Statuons-nous donc un quatrième degré du savoir à côté de ceux que nous avons fixés plus haut? Sa liaison étroite avec la foi est évidente.

Ce quatrième degré, — le savoir s'étendant à l'avenir, — repose sur les quatre opérations que voici :

I. Sur nos recherches empiriques, sur nos observations et nos expériences, — donc sur le savoir des trois premiers degrés.

II. Sur l'emploi logique des matériaux obtenus (ici s'ouvre le vaste domaine des mathématiques, avec leur savoir tout formel). Le résultat en est l'exposé de conclusions, qui, pour la plupart, reçoivent la forme de « lois de la nature », et expriment dans leur ensemble la grande loi de causalité[1].

III. *Sur l'acte de foi précis, qui, intuitivement, va jusqu'à la conviction que les lois de la nature, et tout spécialement la loi de causalité, règlent et lient des faits, des événements à venir*[2].

[1] Cette mise en œuvre logique n'a pas d'autre but que d'alléger l'organisation du savoir. Une connaissance effective et nouvelle ne peut être obtenue par des moyens purement logiques. Il en découle que c'est un non-sens de vouloir démontrer logiquement la loi de causalité, et en général une loi de la nature, en prétendant ainsi circonvenir la foi. Seule l'expérience peut « démontrer » une loi de la nature, mais elle ne le peut qu'à l'égard de faits passés et accomplis. Pour tous les événements à venir, il ne peut être question que de vraisemblance plus ou moins grande, et ainsi une place nouvelle se fait pour l'acte de foi, qui, finalement, doit se décider en accord avec cette vraisemblance, ou cas échéant, en opposition par rapport à elle. (*Note de l'auteur.*)

[2] Peut-être serait-on en droit de souhaiter ici une définition claire de la notion de foi, et cela, bien qu'une telle définition ne puisse guère être donnée sans soulever des objeetions. Pourtant, à proprement parler, le premier degré (I), peut seul être pris en considération en tant que *savoir* véritable. Comme antithèse, la définition suivante (de la foi) s'offre à l'esprit :

Le terme de foi désigne la persuasion par laquelle nous tenons pour vraies des choses qui sont en dehors de notre perception immédiate, soit intérieure, soit extérieure.

Cette définition implique le fait que, dans un acte de foi, se trouvent habituellement des motifs, soit précis, soit pour la plupart inconscients, qui agissent sur la direction, affirmative ou négative, de la foi. (*Note de l'auteur.*)

IV. Sur la confirmation des susdites lois, constamment reproduite, toujours renouvelée au travers des siècles.

Il faut particulièrement insister sur ce dernier point. Il est le seul en effet, qui, transmuant notre *foi* dans les lois de la nature en général, et dans la loi de causalité en particulier, en un *savoir* d'une indubitable certitude, risque de nous jeter dans l'illusion. Lorsqu'une loi de la nature, qui, au début, était seulement objet de foi, s'est manifestée comme juste aux expérimentations les plus pénétrantes, et s'est ainsi élevée à la dignité de « loi » mille fois éprouvée, l'illusion nous prend de tenir avec elle une part de notre savoir aussi ferme, aussi sûre, que laquelle que ce soit de nos sensations. Mais la garantie indubitable, absolue, ne nous en manque pas moins entièrement.

Il appert de là à quel degré varient la certitude et la valeur de ce domaine du *savoir*. Certitude et valeur dépendent au plus haut point de la solidité des sanctions présentées. Aussi est-ce avec raison que l'on distingue entre les faits, les théories, et les hypothèses, quand bien même il est le plus souvent difficile de tracer entre ces trois catégories de valeurs une ligne précise de démarcation.

Ainsi, des apparitions qui, dans des circonstances innombrables, ont toujours été confirmées (tels le coucher du soleil, la chute des corps pesants, ou les éclipses), sont caractérisées d'un mot comme des *faits*, et cela quand bien même l'acte de foi, pénétrant dans l'avenir, n'en est point absent. Mais aussitôt que des notions plus générales s'ajoutent aux observations, — par exemple, lorsque des faits que nous venons de rappeler se déduit une loi générale de la gravitation, ou lorsque, de certaines constatations des sciences naturelles, on abstrait un principe d'évolution qui doit tout régir, nous signalons l'apparition d'*une théorie*, et nous devons nous souvenir que la théorie la plus solidement établie peut être entièrement bouleversée d'un jour à l'autre. C'est dire que beaucoup de circonspection est nécessaire, si l'on veut tirer de travaux de ce genre des conclusions dignes d'estime. Quand aux innombrables hypothèses qui jouent un

rôle important dans la science, mais qui, pures présomptions, n'ont pas le moindre titre à être généralement acceptées, la seule attitude qui convienne à leur égard, c'est la réserve la plus complète et la plus résolue.

* * *

Avec cette conception des divers degrés du savoir, la vieille redite d'une opposition entre la foi et la science, doit, une fois pour toutes, prendre fin. La foi et la science ne peuvent jamais se contredire ; elles ne peuvent que se compléter.

Le seul vrai savoir, le savoir subjectif est si catégorique, si despotique, qu'il ne laisse aucune place à la foi. Mais le savoir ne donne pas une connaissance fructueuse sans la foi. La science progressive a besoin de principes fermes pour la conduire, elle tend à un but placé devant elle. Or, principes et but ne peuvent être obtenus que par la foi.

Science et foi ne sauraient entrer vraiment en conflit ; mais oui bien, en revanche, foi et foi.

Une vue de la foi peut en contredire une autre, une conception du monde peut se poser comme antagoniste d'une conception différente. Ce combat dure depuis qu'il y a des hommes, et il ne cessera pas, aussi longtemps qu'il y aura sur la terre des esprits bornés comme les nôtres.

Lorsqu'en 1633, Galilée dut abjurer devant l'inquisition son enseignement sur le mouvement de la terre autour du soleil, on assure qu'il s'écria : *E pur si muove !* Ce n'était pas l'expression de son savoir, car ses opposants étaient fort bien instruits de la justesse de ses découvertes. C'était le cri de la foi profonde, qui ne veut pas livrer sa persuasion, et qui est prête à marcher pour elle au martyre.

Non ! Dans toutes les querelles entre la science et la foi, jadis tranchées par l'autorité de l'Eglise, et aujourd'hui décidées, avec un autoritarisme de même acabit, par de soi-disant représentants de la science, ce n'est pas le *croire* ou le *savoir* qui sont en jeu : la bataille se livre entre des systèmes différents de croyances.

La foi du matérialiste à l'univers tout matière, la foi du moniste à l'unité substantielle de toutes choses régie par la fatalité, la foi du déiste à un Etre, origine de tous les êtres, la foi du chrétien en un Dieu personnel et vivant qui s'est révélé en Jésus-Christ, toutes ces conceptions diverses sont *œuvre de foi*, et elles ne sont pas plus les unes que les autres en opposition avec la science sobre et calme. Ils sont malheureusement nombreux, les matérialistes et les monistes de notre temps, qui, usurpant, avec une impudence égale à leur superficialité, le titre et la fonction de représentants de la science, oublient que *leurs dogmes* n'ont aucun droit quelconque de prééminence sur les autres dogmes, que ceux-ci soient philosophiques ou religieux.

* * *

Mais nous entendons l'objection :

« A quoi servent ces distinctions et ces explications ? Si notre savoir ne nous fournit pas les moyens de choisir avec certitude entre les diverses conceptions du monde ou de la vie, où trouverons-nous le chemin pour sortir du labyrinthe des systèmes qui s'entrechoquent, ou même s'entredétruisent ? Notre âme soupire après la vérité ; elle en a soif. Cette vérité, où donc est-elle ? »

A cet appel, l'homme moderne a sa réponse prête dans un mot : *Agnosticisme !*

L'agnotisque a reconnu que le soi-disant savoir, glorifié sur tous les tons, n'est proprement qu'une foi ; mais, pour ne pas céder au péril de se laisser séduire par des dogmes erronnés, il s'écrie d'un air détaché : « Seul ce que je sais est sûr ; toutes les questions relatives à la foi sont vouées à l'incertitude de la première à la dernière... Or, ce que je sais, ce sont mes expériences. Comment l'univers est-il constitué en soi ? Tout le monde l'ignore ! Les lois de la nature trônent-elles, sommet mystérieux de l'Existence, plus haut que les faits qui en constituent le cours? Mystère. Ma vie n'est-elle qu'une ronde d'atomes, ou une essence spirituelle y agit-elle? Mystère encore. Un Dieu personnel conduit-il l'univers, ou

l'univers est-il livré à un aveugle Hasard? Mystère toujours. Partout, je vois des opinions, des croyances. Le matérialiste a sa foi ; le chrétien en a une autre. Les croyances sont également vraies, ou pareillement fausses. Quant à moi, laissant les problèmes insondables, je m'en tiens uniquement à mon savoir... Je suis un agnostique! »

Si cette attitude brille par sa modestie, elle n'en accuse pas moins un point de vue absolument faux.

La vie, qui nous entraîne contre notre volonté dans son tourbillon, exige de nous des décisions constamment renouvelées. Nous devons agir, et toujours de nouveau ; or, pour agir, il nous faut des principes qui nous conduisent, il nous faut des convictions précises. Nous devons croire que notre activité aura les résultats que nous souhaitons.

Si l'agnostique ne sait pas se décider sur ce point, s'il reste en suspens quant à la solidité des lois de la nature, qu'il soit conséquent ! Il fait mieux de ne pas monter en chemin de fer, car il ignore si la vapeur ne perdra pas tout à coup ses propriètés [1]. Du moment où il dédaigne de s'enquérir s'il y a une vie future, il doit organiser la vie présente de la façon la plus confortable, et être dans la pratique un matérialiste. S'il laisse irrésolue la question de l'existence d'un Dieu vivant, il n'a pas à s'inquiéter de ce Dieu : il sera simplement un athée déguisé.

Non, non ! Nous pouvons être agnostique *en théorie* (et restreint à cela l'agnosticisme est recommandable) ; en mille questions qui ne nous intéressent pas personnellement, nous pouvons dire : « Je ne sais pas; je reste dans l'indécision. » Mais partout où un problème pénètre profond dans notre vie, *nous devons nous décider*, et le faire conformément â la persuasion qui jaillit de nos profondeurs dernières.

Qu'est-ce qui est vérité ? Ce n'est pas en agnostique que

[1] L'auteur semble trop identifier l'agnosticisme, attitude (fort ancienne, dotée d'un nom moderne) vis-à-vis des problèmes métaphysiques (origine, essence, but de ce qui est) et le scepticisme radical quant au témoignage des sens, gageure insensée et jamais tenue en fait, dont certaines pages de l'histoire de la philosophie conservent le souvenir. (*Note du traducteur.*)

l'on doit aborder cette question. Qui la répète en haussant les épaules, entre, selon nous, dans la société de cet agnostique bien connu, Pilate, qui, pour avoir dédaigné la vérité, donna les mains au meurtre juridique le plus effroyable de l'histoire universelle.

Qu'est-ce qui est vérité ? Cette question ne s'aborde pas davantage, en prétendant à un examen soi-disant libre d'idées préconçues. Un tel examen, indépendant de toute présupposition quelconque, n'existe pas, est une chimère. Notre manière de penser est conditionnée toute entière par des intuitions souvent inconscientes, qui se sont déposées au fond de notre être. Et ce sont justement ceux qui ont constamment à la bouche le grand mot « d'indépendance absolue », qui sont souvent les moins capables de juger sans parti pris. Pour l'homme moderne, en effet, l'indépendance du jugement implique qu'aucune action transcendante ne peut être démontrée dans notre vie. Reconnaître la possibilité d'un miracle, ou l'existence d'une révélation divine, cela doit, selon lui, s'appeler « être esclave de préjugés... » Comment s'étonner, si l'emploi de pareilles méthodes dans la recherche de la vérité aboutit à l'affirmation que jamais un miracle n'est arrivé, que jamais il n'y eut de révélation divine. — Ainsi, par exemple, la théologie « libre de préjugés » accepte bien la mort de Jésus sur la croix comme un fait historique assez croyable.... Après tout, pourquoi pas ? N'y a-t-il pas eu des martyrs dans tous les temps? — Mais quant à la résurrection corporelle de Jésus, en faveur de laquelle les documents, les faits historiques, apportent peut-être des preuves bien plus déterminantes encore[1], l'investigation « libre » de notre temps ne lui accorde naturellement aucune attention. Comment la résurrection serait-elle autre chose qu'une chimère, puisqu'elle suppose la foi à un miracle notoire ? Un certain Paul a bien,

[1] Ceci paraît trop absolu. La résurrection de Jésus n'est pas mieux prouvée que la mort de Jésus, — qu'elle suppose. Mais il est certain qu'elle est appuyée sur un témoignage tel que l'on a pu dire « qu'il n'en est point de plus solide ; » il est sûr que, sans elle, l'Eglise chrétienne apparaissant comme un effet sans cause, le tissu de l'histoire est déchiré. (*Note du traducteur.*)

il est vrai, parlé à son sujet d'environ cinq cents témoins oculaires, mais cela ne démontre évidemment rien. Et quand bien même le témoignage de Paul serait absolument vrai, il n'en faudrait tirer qu'une chose : à savoir que ces cinq cents simples d'esprit méritent la compassion pour leur aveuglement, tout juste comme les trois cents paysans, qui, attestant la chute des aérolithes de Juillac, furent les objets de la commisération profonde des savants de l'Académie de Paris !

Soyons assez honnêtes pour confesser que, dans la recherche des plus graves problèmes, l'homme qui pense ne peut jamais être entièrement libre dans son jugement. Que ce soit du point de vue de l'athée ou d'un autre, il doit partir d'un point de vue précis. Et ce n'est que lorsqu'il possède un point fixe, bien établi en lui par la foi, qu'il est capable de chercher à résoudre les questions que lui posent la science ou la vie.

* * *

Il peut sembler qu'avec de pareilles assertions, nous soyons condamnés à tourner sans espoir dans un cercle vicieux. Le savoir a besoin de la foi, mais la foi aussi a besoin du savoir. Nous devons nous décider librement pour un ensemble d'affirmations, et pourtant il semble qu'il ne soit pas possible de choisir sa croyance avec indépendance. Où donc est le chemin conduisant hors de ce labyrinthe ?

Nos débats précédents l'ont ouvert.

Notre point de départ fut et demeure dans le savoir subjectif, dans le savoir *vrai*, au sens absolu du mot. La confiance qui en résulte, et qui devient une persuasion intérieure que rien ne peut détruire, fut et demeure la condition indispensable pour chaque progrès dans la connaissance de la vérité.

De même que, dans le domaine des sciences naturelles, la certitude de nos expériences sensibles est le fondement absolu de l'édification de ces sciences, la foi aux lois de la nature en étant la condition nécessaire, ainsi dans tous les problèmes relatifs à la conception générale du monde, ce que

nous savons sûrement (*das Wissen*) doit être le fondement de toute connaissance, la foi établie sur ce fondement en étant le moyen.

Il est vrai, ici entre en ligne de compte une autre face, très différente, mais tout aussi réelle de notre savoir : l'observation, la perception intérieure, le monde de nos pensées et de nos sentiments, le monde des impulsions de notre volonté et de nos actions.

Les expériences de cette nature seraient-elles par hasard d'ordre inférieur ou subordonné? Un mouvement de haine qui fait tressaillir tout mon être, est-il moins réel que le spectacle d'un coucher de soleil ? Un mensonge voulu et accompli est-il moins effectif que l'impression de la froidure aux jours de l'hiver? Les notions d'avarice, d'orgueil, de dissimulation, d'amour, sont-elles moins importantes que celles de force, de lumière ou de chaleur? Ici apparaît ce côté du savoir, qui peut nous conduire avec autant de force que de simplicité à un point fixe et solide, bien que tout intérieur, pour notre foi.

Et si maintenant l'on reprend la question déjà posée : Qu'est-ce qui est vérité? la seule réponse que je connaisse est celle qui fut donnée il y a près de dix-neuf cent ans :

« Quiconque est de la vérité entend ma voix. »

N'est-ce pas suffisamment lumineux? *Etre* de la vérité ! Cette condition étant remplie, notre foi distingue la voix de la vérité.

La question de science devient une question de conscience.

N'en est-il pas ainsi dans tous les domaines de la vie? Lorsqu'un naturaliste fait une expérience, et que le résultat se produit autre qu'il ne l'attendait, doit-il le torturer, le soumettre à des interprétations forcées, jusqu'à ce qu'il lui ait fait dire ce qu'il souhaite? Croyez-vous que ces pratiques déloyales fissent progresser la connaissance de la nature? — Supposez qu'un historien, ayant trouvé un document antique par lequel certaines de ses idées favorites sont renversées, le déchire avec colère et le jette au feu.... L'histoire lui sera-t-elle redevable d'une représentation plus vraie

du passé? — Ou enfin, si un ingénieur appelé à bâtir un pont, ne lui donne, par amour du gain, qu'une force insuffisante de résistance, sera-t-il loisible de le mettre au nombre des pionniers du progrès humain?

Etre sincère vis-à-vis de soi-même, « être » dans « la vérité: » telle est la condition indispensable pour réaliser des progrès dignes de ce nom, et cela dans tous les domaines, au travers de la vie journalière comme dans le champ de la science. Le manque de droiture compromet à lui seul nos richesses spirituelles les meilleures. Ce criterium ne doit être douteux pour personne. Et si l'on objecte que nos pensées les plus profondes, que les motifs les plus intimes présidant à nos actions ne nous sont souvent qu'imparfaitement connus; si l'on dit que nous ne sommes pas toujours en état de juger avec certitude si nous avons été droits, ou si nous avons failli à cet égard, nous répondons que chacun doit être son propre juge. Comme tout savoir digne de ce nom est subjectif, l'état intérieur, qui s'exprime d'un mot: « être dans la vérité, » dépend de nous. Mais il n'est de ce fait nullement condamné à demeurer obscur ou vague!

Voulez-vous trouver la route qui conduit à la vérité? Sortez du tumulte de la vie. Prenez du temps pour réfléchir à ce qui constitue votre certitude intérieure. Laissez votre vie passée se dérouler sous le regard de votre conscience. Mettez au jour sans ménagement tout ce qu'il y a en elle d'hypocrisie, de dissimulation, de duplicité, de fraude, en n'ayant ni trève ni repos jusqu'à ce que vous soyez au clair avec vous-même, jusqu'à ce que vous puissiez vous dire: « Je suis de la vérité! »

Alors, mais alors seulement, regardez en arrière dans votre existence, et abordez les problèmes de la science et de la foi. Vous serez en état d'étudier avec indépendance les questions qui s'offriront à vous. Si vous êtes, au tréfond de votre vie, dans la vérité, vous saurez reconnaître partout au milieu des voix contraires la voix de la Vérité.

* * *

Mais la sentence que nous avons citée va plus loin encore. « Quiconque est de la vérité, dit-elle, entend *ma* voix. » *Ma* voix, la voix de Jésus-Christ. Elle déclare sans équivoque possible, que la recherche de la vérité n'atteint vraiment son but que par la foi en Christ.

Est-ce bien vrai? Ne serait-il pas possible d'être dans la vérité en se détournant de Christ? Une foule de personnes, sans reproche au point de vue moral, ne sont-elles pas, au vu et au su de tous, étrangères à la foi chrétienne?

Oui, sans doute, et nous n'avons pas ici mission de juger ou de condamner. Nous laissons aux personnes en cause le soin de décider si elles sont vraiment sincères, nous remettons à Dieu le soin d'ouvrir, au cours de leur développement futur, leurs yeux à l'égard du Christ. Nous n'oublions pas qu'un tissu de mensonges enveloppe l'esprit de l'homme moderne, et tellement même qu'il a souvent beaucoup de peine, en sortant de cette confusion, à trouver le chemin qui conduit à Jésus. Mais si nous considérons dans leur ensemble les fruits que produit et mûrit une culture anti-chrétienne, nous n'avons guère de peine à nous décider.

Pourquoi la balle meurtrière brise-t-elle si souvent les vies qui n'ont point d'espérance, et cela non point seulement parmi les malades, les malheureux, les pauvres, ou les faibles d'esprit, mais aussi parmi ceux qui sont en santé, parmi les riches, et même hélas! dans l'élite intellectuelle de notre génération? Cela ne manifeste-t-il pas, qu'en dépit de toutes les connaissances scientifiques, l'esprit de l'homme ne discerne partout qu'une vanité sans fond, lorsqu'il a passé avec dédain à côté du message de Jésus-Christ?

D'où enfin le monisme et le déterminisme tireront-ils le principe qu'ils n'ont pas, et qu'il leur faudrait, pour régler la vie? — Des combats violents se livrent aujourd'hui au sujet des lois à tracer pour édifier une saine moralité, ils se terminent invariablement par un fiasco. Et nous n'avons pas besoin de penser ici à la littérature obscène, ni même

aux œuvres, soi-disant meilleures, qui semblent se complaire dans la peinture des égarements moraux. Non. Il suffit de prendre en main des ouvrages scientifiques, à prétentions fort sérieuses (*La Question sexuelle*, de Forel, par exemple), pour savoir où la campagne entreprise et poursuivie en faveur d'une morale « indépendante, » doit nous conduire en fin de compte. N'est-ce pas à la proclamation de principes, qui, si le peuple les mettait jamais en pratique avec exactitude et fidélité, auraient vite conduit le genre humain à la ruine?

Certes, on ne peut songer sans douleur aux milliers de victimes que les théories de ce genre ont faites et feront encore. Mais une consolation demeure. La culture athée se creuse sa propre fosse; elle y tombera certainement. La parole antique de Paul s'accomplira une fois de plus, comme elle le fit au temps des Césars: « Ceux qui, ayant conscience de Dieu, ne lui ont pas donné gloire, ni rendu grâces comme à leur Dieu, se sont perdus dans des raisonnements sans valeur.... C'est pourquoi Dieu les a livrés à toutes les passions de leur cœur, et à une impureté telle qu'eux-mêmes ils déshonorent leur corps. »

* * *

Mais pourquoi la foi en Christ doit-elle seule être considérée comme la Vérité? Une religion supérieure, toute moderne, ne pourrait-elle pas remplacer le Christianisme vieilli?

Je demande, moi: Pourquoi le Christianisme doit-il être considéré comme vieilli et suranné? Est-ce parce qu'il repose sur une tradition historique?... Si Dieu a voulu se révéler aux hommes de façon triomphante, il ne peut pourtant pas le reproduire d'année en année! Cette révélation, accomplie parfaitement une fois pour toutes, suffit. — Non, le Christianisme n'est pas vieilli, mais il s'appuie sur un événement vieux de près de dix-neuf siècles. La réalité de la vie de Christ, sa mort en croix, sa résurrection, sont le roc inébranlable, contre lequel les vagues des systèmes divers

peuvent s'élancer en mugissant de temps à autre. Elles ne le renverseront pas. Inébranlable, le Christianisme défie les siècles!

Placé sur ces réalités, le chrétien bâtit l'édifice de sa foi. Cette foi peut se mesurer sans crainte avec les systèmes du monisme et du matérialisme.

Le chrétien croit à un Dieu vivant et personnel, qui n'a pas seulement créé le monde, mais qui soutient et conserve tout ce qui est et tout ce qui vit. Il se réjouit des découvertes scientifiques; s'il est naturaliste, il croit comme ses confrères à la loi de causalité et aux lois de la nature. Mais il ne voit dans ces lois que l'expression d'une volonté absolument bonne, qui a établi un Ordre universel, qui est elle-même la cause dernière de tout l'enchaînement des causes secondes. Et puisque les lois de la nature ne constituent pas un organisme rigide, mais des manifestations de la volonté divine, il sait que le Maître de toutes choses peut modifier les lois dites « naturelles », par d'autres lois d'ordre supérieur. Ainsi, le chrétien ne trouve rien qui soit contre nature à ce que les lois de la nature, que l'homme à courte vue ne connaît encore que fort peu, semblent parfois abrogées, la majesté divine apparaissant en pleine lumière dans les faits que nous appelons des miracles. Il peut dès lors exprimer toutes ses pensées à son Dieu comme à son Père, et mettre devant lui, dans une humble prière, ses désirs même les moins importants. Notre Dieu est assez grand pour prendre intérêt aux plus petites choses, en exauçant les prières de ses enfants. Et pour la même raison, le chrétien croit aux révélations divines dans l'histoire du monde, gardant sa foi à la Parole de Dieu dans la Bible, sans que rien parvienne à l'ébranler.

* * *

Mais une dernière question se pose encore.

Comment devons-nous, nous, hommes modernes, aborder les faits historiques qui se donnent pour le fondement du Christianisme?

En laissant agir en nous la voix puissante qui descend de la croix et sort du tombeau vide, la voix qui retentit au temps présent plus que jamais comme la Vérité !

Si nous restons fidèles au principe qui nous a conduits, si nous voulons dans notre recherche de la vérité, être avant tout *dans* la vérité; si, tout ayant fait silence autour de nous, nous nous recueillons dans les profondeurs dernières de notre conscience et de notre cœur, nous n'échapperons pas à un frémissement d'horreur. Même dans les plus nobles âmes, des abîmes d'égoïsme, de passions mauvaises, de perdition se dévoileront à nous, et ces abîmes, de l'heure où nous les aurons vus, nous ne les pourrons plus ignorer!

Mais avec cela notre âme n'est pas satisfaite. Nous pouvons imposer silence à la voix qui a une fois éclaté dans notre conscience, nous pouvons l'oublier même; — l'anéantir jamais. Et si notre effort vers la vérité est sérieux, s'il est saint, comme il doit l'être, s'il s'accomplit en « étant dans la Vérité, » nous appellerons avec ardeur ce qui doit nous délivrer de notre misère, et nous comprendrons en un instant ce que nous déclare la croix de Christ. Alors, s'opérera la grande transformation intérieure qu'un mot résume: Passer de la *connaissance* de notre péché, à la *foi* au Rédempteur vivant à toujours. Et dans le cliquetis des opinions qui s'entre-heurtent, nous pourrons nous écrier, consolés et paisibles:

« La victoire qui triomphe du monde, c'est notre foi. »